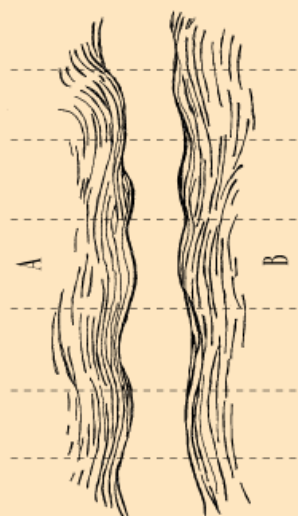


# Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



## TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele  
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Carita KLIPPI, « Transposition didactique  
de la linguistique géographique. Continuités et  
discontinuités par métaphores. »

Communication donnée dans la session d'Ecaterina Bulea-  
Bronckart, *Didactique du CLG*, au colloque **Le Cours de  
Linguistique Générale, 1916-2016.  
L'émergence**, Genève, 9-13 janvier 2017.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de la session d'Ecaterina Bulea-Bronckart,

***Didactique du CLG :***

<https://www.clg2016.org/geneve/programme/session-12/index.html>



# Transposition didactique de la linguistique géographique.

## Continuités et discontinuités par métaphores

Carita Klippi  
Université de Tampere  
[Carita.Klippi@staff.uta.fi](mailto:Carita.Klippi@staff.uta.fi)

### 1. Introduction

La quatrième partie du *Cours de linguistique générale* (CLG), celle qui porte sur la linguistique géographique, est longtemps restée dans l'ombre de la linguistique dite interne. Considérées par beaucoup comme insignifiantes dans l'ensemble de la théorie de Saussure, ses thématiques ont été associées avec la linguistique externe du chapitre V de l'*Introduction*, qui traite de l'influence des *realia* sur la manifestation langagière. Ce n'est qu'avec la deuxième vague de la philologie saussurienne<sup>1</sup> que la partie sur la linguistique géographique a été réhabilitée, son intérêt théorique majeur, appuyé par nombre d'exemples empiriques, étant de réfléchir sur l'existence, la délimitation et la transformation des catégories de langues et de dialectes par rapport à l'espace-temps (Engler 1980, 1982, 2000 ; Harris 1993). Une lecture scrupuleuse de cette partie, mise en confrontation avec différentes sources manuscrites, a permis aux chercheurs de pointer le décalage dans l'ordonnancement des thèmes entre le *Cours* publié et les cours dispensés par Saussure à l'Université de Genève pendant l'année universitaire 1910-1911 (Saussure 1993 : xi). Le travail éditorial de C. Bally et A. Sechehaye a consisté à valoriser le principe théorique au détriment du fait empirique par lequel Saussure, dans ses cours, a entamé son propos. Les manuscrits qui sont à la base de cette partie ont donc permis de déceler la « dichotomie oubliée » de Saussure, *les langues vs. la langue* (Bierbach 1979), à laquelle il faudrait également ajouter, d'après les manuscrits, celle des *langues vs. la vie de la langue*. Ne relevant pas des canons saussuriens généralement connus, ces dichotomies illustrent bien la problématique méthodologique, ontologique et épistémologique entre la continuité et la discontinuité spatio-temporelle, qui est au cœur de la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est par leur biais que le professeur a cherché à présenter un savoir déjà ancien à ses étudiants et à le leur transmettre sous ses divers aspects. La partie sur la linguistique géographique se ramène ainsi, en dernier lieu, aux fondements et aux interrogations de la grammaire comparée et historique dans laquelle Saussure plongeait solidement ses racines intellectuelles. Cette partie ne saurait donc être détachée de la réflexion que S. Bouquet a nommée « une épistémologie de la grammaire comparée » (Bouquet 1997).

---

<sup>1</sup> La philologie saussurienne (ou néossaussurisme) s'articule en quatre vagues. La première coïncide avec la publication des sources manuscrites par Robert Godel en 1957 (Saussure 1957) ; la deuxième avec la publication synoptique des notes manuscrites prises par les élèves de Saussure dans les cours de linguistique générale à Genève (CLG/E (I)) et la publication des notes manuscrites de Saussure (CLG/E 1974). Les années 1990 voient un renouveau de la philologie saussurienne avec un réexamen et des traductions anglaises des cahiers par Eisuke Komatsu, Roy Harris et George Wolf (Saussure 1993, Saussure 1996, Saussure 1997) ainsi qu'avec la publication des manuscrits de Harvard par Hermann Parret (Saussure 1994) et Maria Pia Marchese (Saussure 1995). Cette troisième vague s'accomplit par la découverte de 'nouveaux items' en 1996 et leur publication par Bouquet et Engler en 2002 (Saussure 2002). La quatrième, dans une certaine mesure contestataire de cette dernière publication, correspond à la reprise de nouvelles sources manuscrites sous forme de transcription diplomatique par R. Amacker (Saussure 2011). La totalité des sources disponibles est remise sous la loupe attentive de jeunes philologues saussuriens (G. Cosenza, G. D'Ottavi, E. Sofia, P.-Y. Testenoire) qui profitent, entre autres, des méthodes de la génétique des textes.

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier la façon dont Saussure a réinvesti dans ses cours de linguistique géographique une pensée qu'il mûrissait depuis des décennies en réponse aux acquis scientifiques de son époque. Nous nous focaliserons ici sur l'opposition entre l'un et le multiple du point de vue de la démarche classificatrice, à savoir sur les dichotomies *les langues vs. la langue* et *les langues vs. la vie de la langue*, tout en restituant les présupposés du contexte de production de Saussure, sous-jacents aux cours. Les cours de linguistique géographique permettent de mettre en valeur, probablement mieux qu'aucune autre partie du *Cours de linguistique générale*, le fait que Saussure possédait une connaissance pratique de plusieurs langues, anciennes comme modernes, et portait un vif intérêt à leur étude empirique. La reconstruction de la filiation historique des cours de linguistique géographique montre également que Saussure suivait l'idéal de l'université moderne, esquissé auparavant par Wilhelm von Humboldt (1767-1835), selon lequel l'enseignement devait se faire sous l'impulsion de la recherche au lieu de se limiter à la simple transmission d'un savoir statique. Si l'université était le lieu de production d'un savoir nouveau, la salle de cours était celui où l'enseignant pouvait mettre ses idées à l'épreuve, réaliser sa vocation de transmettre et inciter ses élèves à s'engager dans une direction théorique voulue.

Afin de transmettre un savoir savant à un auditoire relativement novice en matière linguistique, Saussure s'est amplement servi de métaphores, d'illustrations et d'exemples (Robert 2012, Christensen 2016, Reichler-Béguelin 2017, Joseph 2017). Selon le témoignage d'Antoine Meillet, la façon dont Saussure incorporait l'abstraction et les phénomènes réels était sans précédent. Il a su réaliser, dans son enseignement, « un mélange unique de formules rigoureuses, soigneusement pesées, d'exemples topiques, choisis avec art, et d'images poétiques, qui rendait la pensée sensible aux yeux ». L'impression produite par l'enseignement de Saussure se retrouve dans le *Cours de linguistique générale*, certes, mais sous une forme schématisée, critique Meillet, les images ayant perdu leur éclat et leur force (BSLP 1914-1916 : 32-36.). Du point de vue historique, l'existence des notes des étudiants à côté du livre publié offre une occasion rare d'entrer dans la salle de cours, d'entendre la voix du maître et d'observer la mise en scène des savoirs linguistiques et leur adaptation à destination des élèves. Depuis les tableaux synoptiques de l'édition de Rudolf Engler (CLG/E (I)), qui reprennent l'ordre proposé par les éditeurs du *Cours de linguistique générale*, il a été possible d'assister en quelque sorte en différé aux cours du professeur lui-même (voir Capt-Artaud 1994, Mejía 1998 : 12). La confrontation du savoir linguistique de l'époque avec les écrits autographes de Saussure (lettres personnelles, notes manuscrites de différents types<sup>2</sup>) et les notes prises lors des cours de linguistique générale par ses élèves nous permet d'évaluer les défis qui se sont posés au maître dans le processus de transposition, voire de vulgarisation, d'un savoir savant à un savoir accessible au public moins « averti » de l'Université de Genève.<sup>3</sup> Même si Saussure jetait la plupart de ses propres notes de cours au fur et à mesure de leur usage (Saussure 1993 : viii), les autres sources permettent de déceler l'interprétation et la réélaboration par Saussure d'un discours de l'époque à des fins pédagogiques ainsi que de restituer les références que Saussure cite ou qu'il ne cite pas, parce que la préparation d'un enseignement constitue aussi un choix pédagogique parmi les enseignables possibles et la valorisation d'un point de vue (Develay 1992).

Une approche didactique des cours de linguistique géographique témoigne que Saussure a su tirer une expérience épistémologique des idées scientifiques en circulation. D'après la relecture de ces cours, les connaissances préalables de ses élèves en la matière ne sont pas absolument discernables,

---

<sup>2</sup> Les manuscrits autographes se divisent selon leurs objectifs en leçons, conférences, publications et brouillons de recherche.

<sup>3</sup> Saussure reconnaît dans une lettre adressée à Gaston Paris avoir eu à Paris comme élèves un public « averti » : « En songeant à l'École des Hautes Études, il est bien sûr que je ne saurais avoir [...] un choix d'élèves aussi intéressants pour le maître, aussi préparés et aussi mûrs » (Mejía 1998 : 10 ; Décimo 1994 : 80). A Genève, Saussure n'eut, au début, que « trois ou quatre élèves qui paraiss[ai]ent sérieux » (FdeS\_30.12.1891, Mejía 2014 : 159).

mais à partir de l'exposé quelque peu dépouillé et rapide de Saussure, on peut supposer qu'il tenait pour acquis un certain nombre de notions relatives à la grammaire comparée et à la dialectologie de l'époque. Au lieu de procéder à une restitution philologique des sources ou de l'ordre respectif des cours, nous nous intéresserons ici au *répertoire didactique*<sup>4</sup> de Saussure, composé de ses savoirs substantiels et de ses savoir-faire pédagogiques relatifs à ce chapitre, et plus particulièrement à la métaphore qui relève d'une rhétorique typiquement saussurienne (dans le sens traditionnel du terme). Dans les cours de linguistique géographique, comme partout ailleurs, la métaphore constituait l'un des outils pédagogiques récurrents dont l'enseignant disposait dans son stock de stratégies d'enseignement pour construire ses cours et pour faire passer le message. Elle faisait ainsi partie des « formules » et des « définitions [qui] se fixaient dans la mémoire comme des guides et des modèles », selon le témoignage de ses élèves (Meillet 1912-1913 : clxix-clxx).

## 2. Pour une linguistique géographique

Lorsqu'en 1907 Saussure hérite le cours de linguistique générale de son prédécesseur Joseph Wertheimer (1833-1908), il possède une expérience d'enseignement d'un quart de siècle, d'abord comme maître de conférences de grammaire comparée<sup>5</sup> à l'École Pratique des Hautes Études à Paris de 1881 à 1891 et ensuite, à partir de 1891, comme professeur d'Histoire et comparaison des langues indo-européennes à l'Université de Genève.<sup>6</sup> L'enseignement de Saussure a été caractérisé, tout au long de sa carrière, par une préparation méticuleuse des cours, par une véritable autoréflexion pédagogique et par une solidité des connaissances. La correspondance de Saussure nous révèle le sérieux avec lequel le jeune enseignant s'appliquait matériellement comme psychologiquement à la préparation de ses cours dès le début de sa carrière : les leçons « sont très long[ue]s à préparer [tenant] à peu près 30 pages chacune, de sorte que le travail seul de la copie prend [...] plusieurs heures » (FdeS\_19.12.1881, Mejía Quijano 2014 : 106). En dépit de son application, l'enseignement effectif de ces mêmes leçons devant les élèves provoquait toutefois chez lui des « frissons perpétuels » et du « tremblement » (FdeS\_4.12.1882, Mejía Quijano 2014 : 117). Auprès d'un public scientifique, comme on le sait, le perfectionnisme de Saussure se transformait au fur et à mesure en un silence complet. Quinze, vingt ans après<sup>7</sup> le début de sa carrière, il avoue dans une lettre personnelle, entravé par son « horreur presque malade de la plume », que « toute rédaction scientifique [lui] inflige un véritable supplice » (FdeS\_15.3.1896, Mejía Quijano 2014 : 246) ; et dans une autre, non sans un certain cynisme, que « hélas – pendent opera interrupta – je ne publierai jamais rien ». <sup>8</sup> Si sa carrière scientifique n'a pas abouti, « 'l'auteur' a [...] peu à peu délaissé sa plume à Genève mais il a cédé sa parole à 'l'enseignant' », comme l'a souligné Claudia Mejía (1998 : 11).

Malgré les apparences, la linguistique géographique ne constitue pas une exception dans le parcours de l'enseignant ni un passage anodin dans le parcours du scientifique, mais une thématique incontournable qui aurait mérité une place plus centrale dans l'exposé de la linguistique générale. Les cours de linguistique géographique de Saussure à l'Université de Genève sont le résultat d'une longue maturation commencée dès les années parisiennes (1881-1891), un réinvestissement des idées de ses

---

<sup>4</sup> Pour ce terme, voir Cicurel 2002.

<sup>5</sup> Il s'agit de la grammaire comparée et historique des langues germaniques : du gothique, du vieux haut-allemand, de l'anglo-saxon.

<sup>6</sup> Son poste a été transformé en chaire ordinaire en 1896.

<sup>7</sup> Dans sa lettre à Gaston Paris datant de 1891, on lit qu'il était absorbé, encore enthousiaste, par un travail « tout nouveau ». Depuis la publication de la fameuse lettre de 1894 que Saussure adressa à son disciple et collègue Antoine Meillet, on sait qu'il songea encore à l'époque, non sans une certaine réticence, à écrire un livre à portée épistémologique sur la linguistique générale (Mejía 1998 : 195).

<sup>8</sup> Le destinataire de ces lettres est Wilhelm Streitberg (1856-1925), indoeuropéaniste allemand.

collègues d'alors, ainsi qu'une réélaboration des siennes. Les communications sur le changement phonétique, le vocabulaire et la morphologie du patois fribourgeois qu'il a présentées lors des séances de la Société de Linguistique de Paris en 1881 et en 1882, constituent un exemple précoce de son intérêt pour les études dialectologiques, au moment où la discipline était en passe d'être institutionnalisée à Paris (Saussure 1921 : 600-601). Ses cahiers personnels datant de la même période illustrent également son intérêt pour la 'dialectologie urbaine'. Il documente méticuleusement les données empiriques sur la prononciation typiquement parisienne qu'il a relevées autour de lui, par exemple, à l'université<sup>9</sup>, dans la rue, dans les parcs, au Bal Bullier ou au théâtre, et les compare avec la prononciation genevoise :

désir. Delabère affirme avoir entendu désir par e muet au Théâtre-Français. Je croyais avoir entendu désir. En tous cas j'y ai entendu de Croissette plaisir avec ai long et accentué (et je crois, fermé).

damné. J. Darmesteter le prononce dané (avec a tirant sur l'o fermé).

drogue J. Darmesteter le prononce par un o très-long et élévé.

caré. M. Blanchard : caré. a très long et mêlé d'o fermé. Cette prononciation est générale et s'étend à une foule de cas où se trouve le groupe ar : entendu baron, carosse, etc. Il me semble que l'a est toujours accentué musicalement. Mais on ne dit jamais mari autant que je sache (peut-être à cause de la hauteur musicale de l'i).

sauf (préposition) sôf (fermé).

Devant le son z on aime à allonger la voyelle et à la prononcer fermée : rôsée = rôzé. Aussi dossier etc.

L. Havet prononce appadice et non appadice.

Entendu receoir pour recevoir (évidemment négligé).

Joseph  
(Chêne & Compagnie)

Manuscrit 1. Prononciation parisienne.  
Archive de Saussure 374/1 (Bibliothèque de l'Université de Genève).

Avant d'intégrer la réflexion de l'époque dans ses trois cours de linguistique générale, le troisième (1910-1911) en représentant le point final, Saussure avait déjà abordé ces mêmes questions dans les trois conférences qui ont marqué l'inauguration de sa chaire à l'Université de Genève en novembre 1891 (Saussure 2002 : 143-172). En outre, il avait dispensé un cours intitulé 'Linguistique géographique en Europe' pendant l'année universitaire 1902-1903 (Joseph 2012 : 463). Comme en témoigne sa correspondance (Mejía Quijano 2014 : 332-333, 335, 358), il avait même tenté un travail de terrain dans le domaine de la dialectologie. En février 1901, il fait une excursion à Oron afin d'étudier l'onomastique de ce nom de lieu, les résultats ayant été publiés à titre posthume par Louis

<sup>9</sup> Dans cet extrait figurent les noms de ses maîtres et collègues : James Darmesteter (1849-1894), Louis Havet (1849-1925), le nom Blanchard faisant probablement référence à Raphaël Blanchard (1857-1919), médecin et zoologue, qui côtoyait les phonéticiens de l'École Pratique des Hautes Études.

Gauchat en 1928 sous l'intitulé *Le nom de ville d'Oron* (Saussure 1921 : 604 ; Mejía Quijano 2014 : 335). En septembre de la même année, il réalise dans le canton de Vaud et en Savoie une enquête dialectale dont il témoigne dans une lettre adressée à sa femme, montrant par là qu'il était confronté aux mêmes problèmes pratiques que tous les autres dialectologues qui réalisaient un travail de terrain :

J'ai fait une assez bonne récolte de patois, et j'ai sérieusement l'intention d'en faire quelque chose pour le public. Le temps était vraiment triste jusqu'à ce matin, mais il a été splendide aujourd'hui et j'ai eu g<sup>d</sup> plaisir à venir à pied de Mézières à Savigny avec détours des villages voisins. [...] Quelquefois les résultats du patois d'un endroit obligent à marcher dans la direction inverse de celle qu'on voulait. – Et le temps qu'on met à entrer en pourparlers avec les gens pour obtenir leur patois est presque aussi considérable que le temps pour le noter. (FdeS\_16.9.1901, Mejía 2014 : 345)

L'année suivante, en mars 1902, il se dirige vers le Jura (Besançon, Pontarlier, Lons-le-Saunier, Morez) en vue de réaliser une étude complète des dialectes de la frontière franco-suisse (voir FdeS\_20.3.1902, FdeS\_23.3.1902, Mejía 2014 : 358 ; Joseph 2012 : 452). Ces projets de publication, comme beaucoup d'autres, tombent à l'eau, mais ces étapes dans le parcours de Saussure autour de la dialectologie et de la linguistique géographique montrent qu'il s'agit d'un « très vieux Saussure », pour reprendre l'expression de Claudia Mejía Quijano (2014 : 160). Il n'ignore rien des questions qui concernent le rapport entre la langue et l'espace, il a choisi son camp face aux problèmes qui tourmentent la linguistique depuis des décennies, il fait même du travail de terrain à l'instar de la dialectologie de l'époque, mais la question se pose de savoir comment en faire une synthèse accessible pour les élèves. Les rares notes autographes de cours montrent que Saussure rédigeait tout ce qu'il avait l'intention de dire, choisissait soigneusement ses mots et planifiait à l'avance chaque détail du contenu de l'ensemble des cours sans rien laisser à l'improvisation :

Je considérerai donc ~~uniquement~~ <sup>aujourd'hui</sup> pour aujourd'hui la marche ~~d'une langue~~ <sup>de la langue</sup> ~~de la langue~~ dans le temps, en supposant que nous n'ayons nullement à nous préoccuper du facteur de l'étendue géographique ou de la séparation géogr. la distance géogr.

Même il ne me sera possible de ~~pas~~ d'aborder d cette séance que le premier point principal à poser ; Nous étudierons dans notre prochaine séance le fait de la transformation le point que nous étudions ~~auj.~~ est le point fait de la continuité <sup>et qui</sup> est le principe de la continuité <sup>de</sup> le temps ; dans notre ~~prochain~~ <sup>de mardi</sup> séance nous aurons à examiner le principe qui en est la contre-partie, celui de la ~~trans~~ <sup>2 fait de le temps.</sup>

Manuscrit 2. Préparation du cours de linguistique géographique.  
Archive de Saussure 374/2 (Bibliothèque de l'Université de Genève).

Afin d'étudier la didactisation des savoirs d'un temps révolu sur des traces lacunaires, un historien doit acquérir les mêmes connaissances contextuelles que, dans le cas présent, possédait Saussure, avec un certain avantage de prise de recul historique. L'historien opère ainsi un acte d'empathie et essaie de se mettre dans la peau de l'enseignant (comme dans celle de ses élèves).<sup>10</sup> D'une manière générale, quelle que soit l'époque et la substance, la réussite de toute transposition du savoir se mesure d'après le degré d'empathie que l'enseignant a la capacité d'éprouver pour ses élèves lorsqu'il sélectionne ses matériaux et ses outils pédagogiques, sans parler de l'atmosphère propice à l'apprentissage qu'il crée durant l'action effective. Saussure était très au fait des avancées théoriques en matière de pédagogie, car sa grand-tante, Albertine Necker de Saussure (1766-1841) était l'une des grandes figures de la théorie pédagogique du tournant du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle. Il existait donc une très forte tradition familiale sur ce sujet.<sup>11</sup> La construction de son cours témoigne du fait qu'il avait assimilé certaines idées des précurseurs suisses, tels que Rousseau (1712-1778) et Pestalozzi (1746-1827) : le caractère primordial des données empiriques concrètes par rapport aux catégories abstraites et l'usage d'exemples tirés de la proximité des élèves pour leur faire comprendre des choses peu familières et distantes. Eu égard à l'ordre réel des cours de linguistique géographique, Saussure procède, en effet, du connu à l'inconnu – des exemples dialectaux que les élèves sont susceptibles de reconnaître aux exemples qui relèvent de la grammaire historique et comparée.

Les neuf cours qui composent la matière de la partie de linguistique géographique sont donnés par Saussure à l'Université de Genève du 4 novembre au 2 décembre 1910 (Saussure 1993). À titre de rappel, les éditeurs du *Cours de linguistique générale* ont choisi de composer cette partie en quatre temps. Le premier chapitre intitulé *De la diversité des langues* met en valeur, d'une part, le point de vue épilinguistique du sujet parlant face à l'altérité linguistique et, d'autre part, oppose la diversité dans la parenté à la diversité absolue. Le deuxième chapitre porte sur les *complications de la diversité géographique* évoquant les nombreuses situations diglossiques ou multilingues dans lesquelles l'idéal d'une langue pour une Nation, et plus généralement, pour un territoire, ne se réalise pas (facteurs institutionnels et politiques, contacts des langues, lien entre la langue du livre et les dialectes etc.), et des conséquences linguistiques du déplacement des populations dans d'autres horizons géographiques. Le troisième chapitre discute les *causes de la diversité géographique* – le lien entre le temps et l'espace dans une masse linguistique d'origine commune, le quatrième traitant de la *propagation des ondes linguistiques* et des conséquences de la remise en cause de l'existence de la catégorie de dialecte. Dans ce chapitre, il introduit les termes théoriques, *esprit de clocher* et *force d'intercourse*, afin de faire état des forces opposées qui agissent de concert dans une communauté linguistique soit pour conserver la stabilité de la langue, soit pour la secouer.<sup>12</sup> Par l'intérêt plus ample pour l'espace qu'ils manifestent, les cours sur la linguistique géographique, comme le suggère leur titre, ne sauraient se rapporter d'emblée uniquement à la géographie linguistique ou à la dialectologie de l'époque, malgré leur convergence finale. En faisant référence à différentes classifications linguistiques de l'époque, l'espace d'intérêt de ces leçons se mesure, pour ainsi dire, à l'échelle globale.

---

<sup>10</sup> Voir Friedrich Schleiermacher (1768-1834) sur la notion d'empathie dans les sciences herméneutiques : « Understanding is an inverse operation to the effective course of action. A perfect co-living is tied to understanding's continuing along the line of the occurrence itself. It moves forward, constantly progressing, with the course of life itself. In this way, the process of putting oneself in the situation (*Sichhineinversetzen*), of transposition broadens itself. Re-experiencing is creation along the line of the occurrence. Thus, we go forward with the history of time, with an event in a distant land or with something that happens in the soul of someone close to us. » (cité d'après la traduction anglaise par Warnke (1987 : 30)

<sup>11</sup> Nous tenons à remercier Fabienne Reboul-Scherrer pour cette information (communication personnelle, 12.4.2018).

<sup>12</sup> Voir Pesini (2017) pour une synthèse de ce chapitre avec un accent particulier sur les sources dialectologiques de Saussure.



### 3. *Plus de figures ? (Saussure 2002 : 234)*

D'après ses propres notes de recherche, Ferdinand de Saussure (CLG/E 1974, N 10) dénonçait l'usage des métaphores qu'adoptaient ses prédécesseurs et contemporains dans l'objectif d'appréhender la vraie nature de la langue. Il a effectivement constaté « que nous sommes [...] profondément convaincu que quiconque pose le pied sur le terrain de la langue peut se dire qu'il est abandonné par toutes les analogies du ciel et de la terre ». Il estime que le nom est évocateur des « êtres mythologiques » dont le sens est fonction « du jeu infini des épithètes roulant sur chaque nom » (*ibid.*). Pour Saussure, le recours au langage métaphorique dans la science est une démarche périlleuse ; non pas parce qu'une métaphore scientifique serait un ornement superflu de la théorie, mais parce qu'elle peut être tout aussi ambiguë et hermétique qu'une métaphore littéraire. En méprisant les idéaux du genre scientifique – rigueur et simplicité du style, clarté de l'exposé et précision des images et des termes théoriques – l'usage du langage métaphorique dans la science ouvre la voie aux interprétations erronées ou biaisées. Dès sa conférence inaugurale à Genève en novembre 1891, il avertit son auditoire des dangers de la métaphore. Au lieu de conduire à l'essence même de la langue, « toutes les comparaisons et toutes les images dont nous nous servons habituellement aboutissent régulièrement à nous [en] donner une idée fautive » (Saussure 2002 : 152). Contrairement à l'objectif recherché, la métaphore à la fois révélerait et cacherait les choses et accentuerait certains détails au détriment d'autres, tandis que seul l'usage d'une paraphrase littérale serait plus adéquat pour décrire les théories et principes scientifiques aussi clairement que possible (voir Mayer 1993 [1979] : 562).

#### 3.1. *La métaphore comme outil heuristique et pédagogique*

Dans le même temps, la métaphore est constitutive de la science et un phénomène récurrent dans l'histoire des sciences. La métaphore permet un « accès épistémique » à un phénomène particulier, c'est-à-dire qu'elle offre un moyen langagier pour conceptualiser un objet de savoir auquel nous n'avons pas un accès direct en raison des limites de nos facultés cognitives (Boyd (1993 [1979] : 487, 490). Jouant un rôle heuristique, elle fait partie intégrante de la résolution des problèmes et, accompagnant l'articulation et le développement des théories, elle est partagée par les adhérents de toute une communauté de savants, pour ne pas dire d'un paradigme scientifique.

Dans son rôle heuristique, le langage métaphorique est également un important outil pédagogique qui « favorise la compréhension par les élèves des descriptions et des explications scientifiques » (Mayer 1993 [1979] : 561). En revanche, le fondement de la métaphore ne réside pas dans l'expression linguistique en tant que telle, mais plutôt dans la pensée (Lakoff 1993 [1979] : 208). La métaphore est essentiellement une projection d'une série de correspondances entre un domaine conceptuel et un autre, fondée sur des liens analogiques permettant d'appréhender les aspects d'un phénomène qui seraient demeurés latents sans l'intervention de la métaphore (Lakoff 1993 [1979] : 203). Sa force pédagogique consiste justement à faire comprendre aux élèves un domaine de connaissances par un autre, par exemple, la structure de l'atome par le système planétaire (les électrons gravitent autour du noyau comme les planètes circulent autour du soleil). L'usage fréquent de métaphores tout au long de son enseignement révèle que Saussure était bien conscient de leurs potentialités, voire même de leur nécessité. Il reconnaissait avec sagacité que les métaphores et modèles étaient un moyen incontournable dans la formulation des théories, mais il ne fallait pas oublier qu'elles étaient simultanément susceptibles de se périmier et de devenir caduques avec le développement de la science.

#### 3.2. *Métaphorisation par un mimétisme interdisciplinaire*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, et jusqu'à la distinction nette entre les sciences humaines et les sciences naturelles, les transferts interdisciplinaires se firent sentir d'une manière flagrante dans la linguistique. Les relations entre les disciplines naissantes, surtout entre la linguistique et l'histoire naturelle, étaient particulièrement fertiles, mais parfois les emprunts interdisciplinaires ne menaient qu'à une confusion entre les sens littéral et métaphorique : on était « radicalement hors d'état de dire où commence et où finit une métaphore » (Saussure 2002 : 234). Par le biais de dichotomies qui ne sont pas reconnues comme faisant parties des canons saussuriens – *les langues* vs. *la langue* et *les langues* vs. *la vie de la langue* (ou *la vie du langage*) – Saussure a cherché à sensibiliser ses élèves au rapport entre la réalité empirique et les catégories abstraites, réflexion qui l'occupait depuis fort longtemps d'après ses notes personnelles :

Il y a dans toutes les sciences des distinctions plus ou moins essentielles, plus ou moins capitales pour l'étude, qui met plus ou moins de clarté, hors desquelles les faits sont mal coordonnés et mal compris. Ce n'est peut-être qu'en linguistique qu'il existe une distinction sans laquelle les faits ne seront compris à aucun degré, si ce n'est par illusion, sans laquelle ils ne peuvent même pas être fixés, saisis, sans laquelle il n'y a aucune clarté [...] Telle est en linguistique la distinction de l'état et de l'événement [...]. (Saussure 2002 : 233)

Pour introduire ses élèves à cette interrogation, il récapitulait les deux solutions qui se sont offertes aux linguistes au cours du XIX<sup>e</sup> siècle : la classification typologique et la classification généalogique, dont les fondements et les modèles ont été empruntés à l'histoire naturelle.

Toute classification est une activité cognitive et opérationnelle dont l'objectif ultime est de dompter l'hétérogénéité du phénoménal – de réduire la diversité à l'unité afin de la rendre plus maîtrisable et exploitable. Il est caractéristiquement humain de regrouper les manifestations individuelles, les données spatio-temporelles et les objets particuliers en des catégories qui se singularisent par rapport à d'autres catégories. Cette activité classificatrice, consistant d'abord à observer, à reconnaître et à délimiter, et ensuite, à arranger les résultats en un ensemble, est à la base de toute méthode scientifique. L'objectif commun des classifications linguistiques est de justifier la ressemblance et la divergence entre les langues, mais par des procédés différents, la classification typologique reposant sur la structure morphologique, la classification généalogique sur la parenté linguistique.

C'est donc par la dualité *les langues* vs. *la langue* que Saussure a amorcé son cours de linguistique géographique et c'est dans cette dualité que le *Cours de linguistique générale* aurait mérité d'avoir eu son point de départ théorique, car la diversité des langues constitue la condition fondamentale de l'existence même d'une science du langage :

*Les langues*, c'est l'objet concret qui s'offre à la surface du globe au linguiste. *La langue*, c'est le titre qu'on peut donner à ce que le linguiste aura su tirer de ses observations sur l'ensemble des langues, à travers le temps et à travers l'espace (CLG/E (I), N 2845).

Les éditeurs du CLG, infidèles à l'ordre proposé par Saussure, ont choisi de suivre la tradition rationaliste en se focalisant sur les principes généraux et les notions fondamentales, alors que le lecteur n'avait encore aucune idée précise de la façon dont il fallait réduire la multiplicité des langues à l'unité de la langue (Bierbach 1978 : 32 ; Fehr 2000 : 64-67). Selon C. Mejía (1998 : 54),

[e]n tant que témoignage de l'enseignement de Saussure, le CLG attire d'emblée l'attention par un détail : il ne contient pas de partie concernant les différentes langues étudiées par Saussure, qui, pourtant, correspondent environ à la moitié de la matière donnée chaque année.

Cette dichotomie oubliée entre les langues et la langue met en valeur le rapport d'inclusion qui réside dans les deux modèles classificatoires des langues : l'hyponymie entre les individus et la classe, le rapport entre les objets spatio-temporels et les concepts universels, ou l'appartenance d'individus (biologiques) à une espèce. Récapitulant sommairement les acquis scientifiques de son époque, Saussure souligne, par le biais de parallélismes naturalistes, les perspectives différentes, mais tout aussi légitimes, par lesquelles il est possible d'aborder la diversité des langues, de mettre de l'ordre dans le phénoménal par le général.

Dans les notes manuscrites, on trouve une réflexion concernant l'identité des individus spatio-temporels relativement à différentes disciplines. La linguistique se rapproche plus de la biologie que de la chimie dans la mesure où entre les individus linguistiques (ou biologiques), plutôt qu'une identité complète, il existe une identité partielle, mais suffisante pour permettre de les ramener à une catégorie abstraite de l'espèce ; tandis qu'en chimie la question de l'identité ne se pose même pas, car la substance chimique est toujours la même d'un espace-temps à l'autre :

Il n'y a d'autres sciences parmi celles qui s'occupent d'objets concrets, qui sont réduites à chercher dans le fait de l'*identité* de leur fondement dernier, c'est-à-dire à n'élever la conception abstraite de l'espèce que sur des *identités*, elles-mêmes abstraites au lieu de la tirer d'*individus concrets*. Notamment la chimie, pour laquelle il n'y a pas d'autre entité première que l'*identité* d'une substance sans aucun égard aux mille manifestations particulières de cette entité à différents moments et à différents endroits – par opposition à toutes les sciences biologiques et zoologiques, où le fait individuel est le fait premier, parce qu'il n'y a jamais d'*identité* entre les faits individuels; où [?] donc le premier degré de l'abstraction est représenté par l'espèce tandis [...].

--- Mais l'espèce chimique ! Il y a primordialement en chimie des espèces – lesquelles ne comportent pas d'individus.

Les espèces résultent de l'*identité*

Les espèces résultent de la *similitude* selon un caractère.

Supposant : valeur nulle de l'*individu*

: valeur fondamentale de l'*individu*

(Saussure 2011 : 122-123)

Cette réflexion transdisciplinaire qui se dégage des brouillons de recherche soulève, en effet, une interrogation fondamentale qui depuis le XIX<sup>e</sup> siècle n'a cessé de troubler les esprits : la valeur nulle de l'individu linguistique contre la valeur fondamentale de l'individu linguistique – et quel est cet individu ? Un phénomène spatio-temporel, un sujet parlant, un idiome ? Cette question relevant de l'épistémologie nominaliste de l'époque guide d'une manière sous-jacente l'exposé de la linguistique géographique.

Afin de traduire le lien des langues à la langue, Saussure se contente dans ses notes personnelles d'une définition pour le moins vague : « l'une sera une sorte de généralisation de l'autre » (CLG/E (I), N 2846). On suppose donc d'emblée que les « idiomes » sont des observables, des entités particulières données à l'avance, et c'est seulement en les étudiant par une démarche inductive qu'on peut obtenir de l'information sur ce qu'est la généralisation (Harris 1998). Afin d'explicitier ce lien dans ses cours,

Saussure ignore le niveau empirique des ‘faits bruts’ et passe directement à un degré supérieur d’abstraction. Une classification taxinomique est le premier résultat d’un recensement empirique des individus (« idiomes ») sur la base de leurs caractéristiques externes (apparence morphologique et anatomique). Sans procéder encore à un examen détaillé des caractéristiques qui unissent, par exemple, diverses plantes du point de vue de leur anatomie et de leur physiologie, il faut posséder au préalable une hypothèse préthéorique qui permette de les organiser sous l’étiquette hypéronymique ‘la plante’, et ceci afin de les distinguer des cas clairs (comme insectes) et, dans une certaine mesure, on pourrait ajouter à sa réflexion, des cas peu clairs (comme champignons) (Tableau 1.). Saussure invite ses élèves, toujours dans un but heuristique, à penser le rapport qui existe entre *les plantes* et *la plante* ou entre *les insectes* et *l’insecte*. Il part du principe qui conforte la conception préthéorique de tout sujet parlant ordinaire et son identité linguistique : si une entité linguistique est nommée, c’est qu’elle existe.

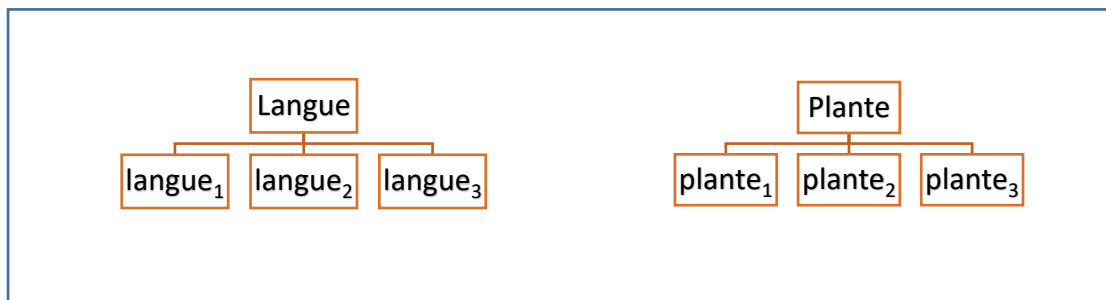


Tableau 1. Le premier degré de l’abstraction dans la taxinomie.

Le contexte de la salle de cours n’est pas le lieu où se plonger dans une discussion philosophique sur l’existence des universaux par rapport aux individus. Que le dénominateur commun entre les langues soit une étiquette, ou qu’il y ait une essence ou une idée de « langue » derrière les diverses manifestations spatio-temporelles, importe peu. Ce qui compte dans cet exposé pédagogique, c’est la récapitulation des systèmes classificatoires des langues et de leurs enjeux dans un langage accessible aux élèves.

La typologie linguistique est comparative par définition : la comparaison des langues du monde, à partir de leur description grammaticale, aboutit non à une catégorie universelle, mais à une classification des langues par types structuraux. Pour illustrer dans son troisième cours l’objet de comparaison typologique, qui n’est pas nécessairement fondé sur le lien de parenté, Saussure emploie sciemment des métaphores familières de la grammaire comparée – « organisme » (III C 2875), « mécanisme grammatical » (S 1.9. 2876), « organisation grammaticale » (N 23.1 2875), voire « la vie de la langue » (J 9 2875) – sans pour autant commenter les interprétations littérales qu’elles peuvent véhiculer.

Dans la première grammaire comparée, en effet, l’usage du terme *organisme* n’était pas pourvu d’une connotation biologiste (voir Morpurgo Davies 1987 ; Wells 1987 ; Auroux et al. 2000). Eu égard à la tradition lexicographique, ce terme se définissait relativement aux termes apparentés, *mécanisme*, *machine* et *système*, qui tous impliquaient une idée d’assemblage, celle d’un complexe différencié composé de parties qui sont conçues et disposées en fonction de la finalité de l’ensemble. Cette idée était parfaitement à l’unisson de la définition de l’organisme par l’anatomie comparée qui étudiait les formes et les rapports des parties d’un être statique vis-à-vis d’un tout ainsi que les régularités anatomiques que différents organismes entretiennent entre eux. La lexicographie successive définissait un organisme comme étant un « corps organisé ayant ou pouvant avoir une existence séparée » (Littré 1863-1877, s.v. *organisme*). Cette conception organiciste était reprise par les

linguistes, car elle permettait d'étudier l'individualité d'une langue particulière, comme celle d'un être vivant, dans une perspective structurale.

A l'instar de l'anatomie comparée, on peut donc choisir de systématiser le tableau des langues en les assignant à des types taxinomiques selon la cohésion du plan anatomique qui se dégage de leurs traits morphologiques. Saussure est parfaitement conscient des présupposés présents dans les oeuvres majeures du comparatisme allemand du XIX<sup>e</sup> siècle qui plongeait ses racines dans l'histoire naturelle, mais pour éviter toute assimilation plus poussée entre l'organisme linguistique et l'organisme biologique, il tient à préciser en des termes théoriques dorénavant connus par ses élèves, que la classification typologique relève de la « linguistique statique » qui s'intéresse à « toute structure » ou « système des éléments contemporains » ou à « la grammaire spéciale de plusieurs langues » (CLG/E (I), D 2876). L'objectif ultime d'une telle analyse est de faire état de « différents contrats possibles entre pensée et langue » (CLG/E (I), III C 28 2875), ou en termes modernes, de différentes manières linguistiques de conceptualiser et d'encoder la réalité extralinguistique, et par ce biais, de déterminer la place d'une langue dans l'économie de 'la nature linguistique'.

La dualité entre les langues et la langue constitue un éloge du fait empirique, mais aussi une sorte d'auto-réflexion sur ce que fait le linguiste et une justification sur ce que Saussure lui-même a fait durant sa carrière de comparatiste. Une théorie doit passer le test du fait empirique – et par là même, être corroborée ou infirmée :

[...] toute personne un peu versée dans nos études sait avec quelle joie et quel triomphe chaque chercheur signale un cas théorique nouveau, quand il rencontre n'importe où, dans le dernier de nos patois, ou dans le plus infime idiome polynésien. C'est une pierre qu'il apporte à l'édifice et qui ne sera pas détruite. [...] On se rend compte que c'est le détail ultime des phénomènes qui est aussi leur raison ultime, et qu'ainsi l'extrême spécialisation peut seule servir efficacement l'extrême généralisation. (Saussure 2002 : 147, Première conférence à Genève, nov. 1891)

Contrairement à ce qu'ont pu penser certains de ses contemporains - la connaissance pratique des langues est en raison inverse de leur connaissance théorique<sup>13</sup> - la dichotomie *les langues* vs. *la langue* montre, au contraire, que sans une connaissance vaste et approfondie de la diversité linguistique, il est difficile d'atteindre un niveau d'abstraction fiable :

Le linguiste [...] doit étudier d'abord les langues, le plus possible de langues, il doit étendre son horizon autant qu'il peut. C'est ainsi que nous procédons. Par l'étude, l'observation de ces langues, il pourra tirer des traits généraux, il retiendra tout ce qui lui paraît essentiel et universel, pour laisser de côté le particulier et l'accidentel. Il aura devant lui un ensemble d'abstractions qui sera la langue (Saussure 1993 : 9-10).

C'est dans la deuxième dichotomie oubliée que Saussure revient momentanément sur cette question.

### 3.3. Métaphores de la parenté

Outre la dichotomie entre la langue et les langues, on trouve dans son cours de linguistique géographique également celle entre *les langues* et *la vie de la langue* (ou *du langage*, selon les

---

<sup>13</sup> Hovelacque (1877 [1876] : 14) : « La connaissance pratique des langues, ou, [...] l'art de les parler couramment et de façon correcte, repose avant tout sur une aptitude naturelle. Cette aptitude se développe par un usage plus ou moins prolongé ; mais il ne serait exact, en aucun cas, de la regarder comme une science ».

sources). En effet, Saussure a envisagé d'aborder la langue sous son aspect vital, mais en raison de la complexité de cette métaphore et des problèmes qu'elle aurait soulevés, il a fini par l'abandonner :

Dans une certaine mesure [...] on pourrait dire que la seconde partie (*la langue*) pourrait se développer dans le titre *la vie de la langue*, que cette seconde partie contiendrait des choses ayant une valeur pour caractériser la langue et que ces choses font toute partie d'une vie, d'une biologie. Mais il y en a d'autres qui n'y rentreraient pas, entre autres toute la face logique de la langue dépend de données immuables que le temps ou les limites géographiques n'atteignent pas. (CLG/E (I), III C 2846)

Et ainsi un titre comme la *Vie de la langue* se trouverait fort mal choisi, comme trop précis, et par conséquent trop restreint. (CLG/E (I), N 2846)

La face logique renvoie au principe de classification, à l'étude synchronique de la langue structurée, activable dans l'esprit d'un sujet parlant, et qui, du point de vue temporel, est réduit au moment présent. C'est une résurgence de la grammaire générale de l'âge classique :

La linguistique statique peut réclamer bien des choses qu'on range dans la linguistique générale. [...] C'est à cette généralisation qu'appartient même ce qu'on a appelé *la grammaire générale* qui comprendra notamment les points où la linguistique touche de près la logique. (CLG/E (I), III C 1664, 1666)

En revanche, contrairement à la tradition de la grammaire générale, dans laquelle « les Langues particulières ne sont que les idiomes, et comme des branches qui naissent d'un tronc commun »<sup>14</sup>, les langues naturelles ne sont pas pour Saussure réductibles à un archétype permanent inné qui, à son tour, s'imposerait à ces langues de manière sous-jacente. Tout comme la première des dichotomies oubliées a permis de le mettre en avant, la pluralité des langues est primordiale dans le sens où le concept de « langue » n'existe pas sans les langues, mais la généralité que l'on en tire ne saurait être confondue avec une quelconque structure mentale, souligne Saussure (voir Fehr 2000 : 57-60).

Mais que doit-on entendre par *la vie de la langue* ou celle *du langage*, abstraction faite de la logique ?

Par le biais de *la vie de la langue*, Saussure oppose l'essence dynamique, variante et changeante de la langue à l'essence structurée et stable. Il y résume deux modes complémentaires de conceptualisation de la langue: d'un côté, la continuité onto-historique<sup>15</sup> de la langue, temporellement liée, et de l'autre, la discontinuité des catégories, susceptibles d'être nommées et classifiées. « Tout dans la langue est histoire », constate Saussure, mais dans le même temps, « toute langue en elle-même a une histoire qui se déroule perpétuellement » (CLG/E 1974, N 3281). Du point de vue ontologique, la continuité temporelle de la langue devient l'un des principaux acquis de la linguistique de son époque par rapport à la catégorisation logique de l'époque classique, mais du point de vue méthodologique, cette conception onto-historique entraîne des problèmes majeurs. Les catégories homogènes sont des entités qu'on a abstraites du cours de la vie – sans catégorisation toute science serait impossible – mais « en réalité la langue n'est pas un être défini et délimité dans le temps » (Saussure 2002 : 155). L'objectivation de la langue sous forme de « langue » permet, d'une part, d'aborder les régularités langagières, et d'autre part, d'étudier la vie de la langue comme s'il s'agissait d'un être naturel qui vit sa propre vie (Klippi 2010 : 373) : « Le langage vit à travers le temps, c'est-

---

<sup>14</sup> Roch Ambroise Sicard (1808 : x) : *Éléments de grammaire générale : appliqués à la langue française*.

<sup>15</sup> Voir Auroux (1998 : § 2.1.3.1.), pour ce terme.

à-dire est susceptible de se transmettre » ; c'est « un vital du langage, parce qu'il n'y a rien dans le langage qui ne soit transmis » (Saussure 2002 : 53-54, 116).

Mais on se garderait de prendre cette métaphore à la lettre. Dès sa première conférence donnée à l'Université de Genève en novembre 1891, Saussure avait contesté les locutions figurées impliquant une lecture littérale de *la vie de la langue* en rendant, par là même, hommage à Gaston Paris (1839-1903) qui a su y « déclarer une guerre impitoyable » (Saussure 2002 : 152). Saussure évoque par là même le fameux discours fait par Gaston Paris à la réunion des Sociétés Savantes en mai 1888 dans lequel celui-ci a déclaré que les linguistes doivent arrêter de considérer que les langues romanes viennent du latin, qu'elles sont les filles dont la langue latine est la mère, car « nous parlons le latin et rien que le latin ». Une lecture littérale de l'organisme linguistique, voué à un cycle vital, est d'une absurdité totale pour Saussure, car les analogies entre les domaines conceptuels biologiques et linguistiques sont poussées trop loin. Suivant une telle lecture, l'évolution d'une langue s'identifierait au cycle de la vie d'un individu qui s'articule autour de la naissance, de la croissance et de la mort. L'objet de l'évolution serait donc un organisme linguistique individuel qui entre la naissance et la mort donnerait suite à une progéniture selon un modèle discontinu de génération. Un organisme-mère donnerait naissance, pour ainsi dire, à un organisme-fille, reproduction par parthénogenèse. Le latin archaïque correspondrait à la première enfance, le latin classique à l'âge adulte, et le latin vulgaire à la vieillesse. La naissance des langues romanes coïnciderait avec le décès de la mère à la parturition. Or, le propre d'un organisme biologique est d'engendrer un organisme identique, alors que le latin, la mère, générerait une fille qui relèverait d'une autre espèce. (Klippi 2010 : 97-98.) « C'est ce qui est faux, radicalement faux, et dangereusement faux » (Saussure 2002 : 152), s'indigne Saussure à propos de ce lieu commun de la conception naturaliste de la langue des Max Müller, August Schleicher ou Abel Hovelacque :

La langue naît, croît, dépérit et meurt comme tout être organisé. Cette phrase est absolument typique de la conception si répandue même chez les linguistes, qu'on s'épuise à combattre, et qui a mené directement à faire de la linguistique une science naturelle. Non, la langue n'est pas un organisme, elle n'est pas une végétation qui existe indépendamment de l'homme, elle n'a pas une vie à elle entraînant une naissance et une mort. Tout est faux dans la phrase que j'ai lue : la langue n'est pas un être organisé, elle ne meurt pas d'elle-même, elle ne dépérit pas, elle ne croît pas, en ce sens qu'elle n'a pas plus une enfance qu'un âge mûr ou une vieillesse, et enfin elle ne naît pas [...]. (Saussure 2002 : 154)

Malgré la réfutation par Saussure de la lecture littérale de *la vie de la langue*, sa lecture métaphorique permet de mettre en avant la continuité onto-historique de la langue à travers le temps, mais dans le même temps, de pointer le fait que cette continuité ne peut pas être pensée comme telle. L'histoire est divisible et son articulation se fait par jalons, étapes, actes de naissance, repères chronologiques et tournants, qui sont autant de moyens conceptuels pour appréhender la temporalité et pour fournir des explications cohérentes. En raison de ce mouvement constant et continu, on ne saurait couper l'histoire de la langue dans ses articulations qu'artificiellement et déterminer, par exemple, où finit le latin et où commence le français. Sur ce point, estime Saussure, les collègues grécisants sont mieux placés par rapport aux romanistes dans la mesure où l'histoire de la langue grecque n'est pas rompue par différents noms de langue, impliquant une interprétation littérale du cycle de la vie :

Il est impossible ici de ne pas remarquer que le linguiste qui s'occupe de grec contemporain comme M. Jean Psichari<sup>16</sup> jouit de l'avantage appréciable, du privilège

---

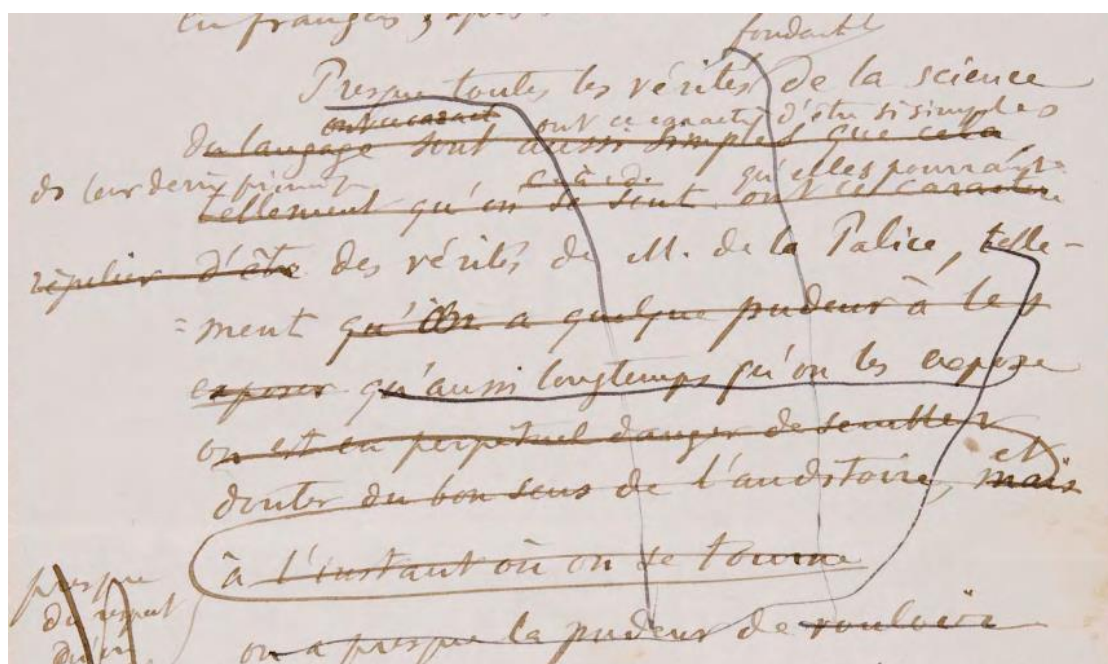
<sup>16</sup> Jean Psichari (1854-1929), ami et collègue de Saussure à l'époque parisienne, est devenu, en 1885, titulaire de la chaire de philologie byzantine et néo-grecque à l'École Pratique des Hautes Études.

de n'avoir pas même à commenter une de ces désastreuses distinctions nominales comme celle de français et de latin ; dès sa première leçon on le comprend quand il part du grec parlé au VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère pour aboutir au grec actuel, avec un intervalle de 2600 ans : simplement parce que les deux choses sont appelées *grec*, quoiqu'elles diffèrent entre elles autant, si ce n'est beaucoup plus en bien des points, que le français « diffère du latin ». (Saussure 2002 : 166)

Entre les premières conférences à Genève et le troisième cours il y a une distance de vingt ans. Le discours sur la vie de la langue ne relevait plus de l'actualité scientifique immédiate. Dans son deuxième cours (de novembre 1908 au 24 juin 1909), Saussure s'était contenté d'une allusion succincte à la thématique naturaliste de la vie de la langue, associée à celle d'un 'organisme', au lieu de passer en revue tous les arguments du débat, qui a fait couler beaucoup d'encre chez les linguistes pendant le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle :

On a fait des objections à cet emploi du terme organisme : la langue ne peut être comparée à un être vivant, est à tout moment le produit de ceux de qui elle dépend ! On peut cependant employer ce mot sans dire que la langue est un être à part, existant en dehors de l'esprit, indépendant. (CLG/E (I), II R 43 372)

En somme, *la vie de la langue*, dans son sens littéral, est d'après les manuscrits de Saussure, une illustration de nombreuses vérités de la science du langage qui dans leur simplicité sont des vérités de la Palice (*Hélas s'il n'était pas mort / Il serait encore en vie*), mais qui empêchent de percevoir toute la complexité réelle de la langue :



Manuscrit 3. Les vérités de la science du langage.  
Ms. fr. 23 (Bibliothèque de l'Université de Genève).

Dire que *la langue est vivante* viole les codes d'usage linguistique conventionnel. Parce que le vivant n'est compatible qu'avec les individus qui relèvent de la catégorie des êtres vivants, son emploi au sujet de la langue constitue un cas flagrant d' « impertinence predicative » (Ricœur 1975 : § 5.3.).



Saussure tient à souligner également que l'emploi de cette métaphore ne fait pas non plus de la linguistique une science naturelle, même si la linguistique use de méthodes rigoureuses, mises en avant par les comparatistes et les néogrammairiens :

La méthode de recherche dépend naturellement de l'idée qu'on est arrivé à se faire de la vie du langage. Mieux on connaît les phénomènes universels du langage qui doivent se reproduire partout, mieux on saisit par quelle voie attaquer un idiome donné et ressaisir son passé en remontant le cours de ces phénomènes. Ces phénomènes sont de deux ordres : phonétiques et analogiques, matériels et psychologiques. (Saussure 2002 : 269)

La négation de la pensée naturaliste, qui se cache derrière *la vie de la langue*, n'empêche pas pour autant la parenté d'être un fait positif, résultat d'une vraie méthode scientifique, mais dont l'apparition sur la scène scientifique est, historiquement parlant, très tardive, même si elle conforte les intuitions athéoriques que les sujets parlants ont depuis toujours sur les rapports naturels entre les langues :

Il est curieux de voir que les paysans les plus frustes font beaucoup d'observations à cet égard dans les pays où le patois s'est conservé, observations sur la différence de leur patois avec celui des villages voisins. C'est un fait qui frappe même les foules ; il est vrai que ces observations sont quelquefois très fausses. Il n'y a pas besoin d'être savant pour reconnaître l'analogie entre le français et l'italien d'une part, le français et l'allemand d'autre part. (CLG/E (I), III C 24 2858)

Les Grecs eux-mêmes virent bien que beaucoup de leurs mots ressemblaient à ceux du latin, mais ils ne scrutèrent pas scientifiquement cette observation. (CLG/E (I), III C 24 2859)

La ressemblance, si elle est trouvée sérieuse, mène à la notion de parenté, permet de l'affirmer. Parenté suppose généalogie, filiation et par là retour dans le passé vers une source ; une idée d'origine et d'origine commune se mêle alors immédiatement à celle de la ressemblance une fois qu'elle a été contrôlée. (CLG/E (I), III C 24 2860)

*La vie de la langue* en tant que métaphore traduit donc les observations épilinguistiques relatives au changement, à la variation et à la filiation des langues, et une fois sa lecture littérale simpliste dépassée, elle gagne en scientificité en pointant les acquis durables de la linguistique historico-comparative, dont la méthode nécessite des systèmes uniques et clos. Par son association au modèle d'arbre généalogique, cette linguistique 1) expose la discontinuité entre la langue-mère et les langues-filles, indispensable pour l'application de la méthode comparative à partir des langues attestées ; 2) met en valeur les rapports de parenté que les langues entretiennent les unes avec les autres ; 3) illustre la communauté d'origine des langues ; et 4) montre que tous les descendants modifiés qui relèvent d'une catégorie ancestrale ont hérité quelque chose de commun de leur parent commun.

On ne saurait toutefois abuser de la méthode, avertit Saussure dans ses cours, à l'instar des omnicomparatistes<sup>17</sup> qui, en comparant les langues-mères des familles indo-européennes, chamito-

---

<sup>17</sup> Saussure ne fait que citer le nom d'Alfredo Trombetti (1866-1929) qui publia un nombre considérable d'ouvrages à l'appui de la thèse de la monogenèse des langues. Parmi les chercheurs dans ce domaine figurent, également, Graziadio Isaia Ascoli (1829-1907) avec ses études sur l'ario-sémitique, Friedrich Delitzsch (1850-1922) sur les racines indogermanico-sémitiques, Hermann Möller (1850-1923) sur le rapport entre les familles indoeuropéenne et sémitique, et Albert Cuny (1869-1947) qui, dans ses travaux postérieurs à Saussure, postulait l'existence du 'nostratique', l'ancêtre de l'indo-européen et du chamito-sémitique.

sémitiques et finno-ougriennes, voulaient les relier à une souche primitive commune et ainsi prouver la monogenèse des langues à l'aube de l'humanité. En l'absence de chaînons manquants, les langues-mères ne pourront pas être réduites à une souche unique : « il serait mathématiquement impossible de [...] démontrer [la parenté finale des langues], tant les changements survenus sont grands » (CLG/E (I), III C 28 2867). Dans ses documents autographes, Saussure s'exprime sur « l'inanité » de la question de l'origine du langage comme suit : il faut se faire « une juste idée de ce qu'est un système sémiologique et de ses conditions de genèse [...] Il n'y a aucun moment où la genèse diffère caractéristiquement de la *vie* du langage, et l'essentiel est d'avoir compris la vie » (Saussure 2002 : 228). De surcroît, contrairement aux premiers comparatistes, il estime que la langue-mère n'est qu'une reconstruction hypothétique à laquelle on aboutit par l'intermédiaire de la méthode comparative. Le système des correspondances entre les langues attestées constitue la seule réalité positive et une absolue limite historique au-delà de laquelle une science positive ne saurait tendre.

Dans la perspective évolutive, *la vie de la langue* ou du langage doit donc être entendue tout simplement dans le sens du changement que les linguistes ont illustré soit par le modèle de l'arbre, soit, alternativement, par le modèle de la vague. Ces deux modèles sont eux-mêmes des métaphores et en tant que telles révèlent différents points de vue de la réalité linguistique. Saussure se sert du modèle arborescent pour mettre en relief la continuité temporelle à travers des catégories discontinues :

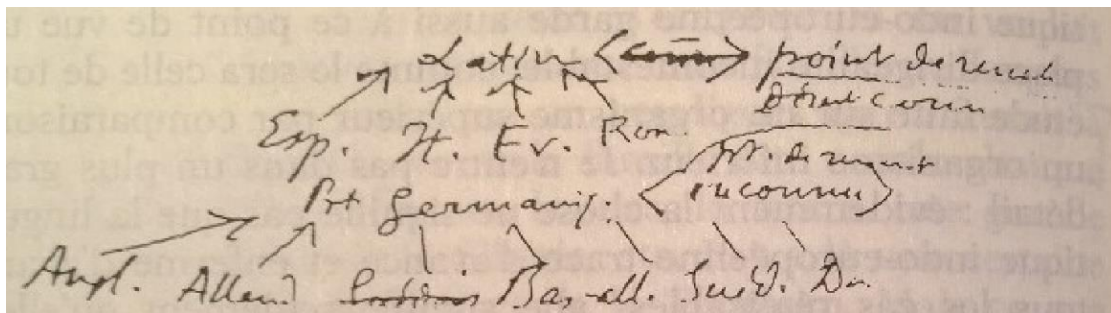


Figure 1. Continuités et discontinuités par le modèle arborescent. (Saussure 2002 : 304).

La place respective des langues dans l'arbre, fidèle aux rapports naturels, montre bien une lignée évolutive. Mais en faisant plutôt valoir une stratification des états synchroniques, l'arbre dissimule le processus même de changement, et par ricochet, est à même de transférer des imageries involontaires de l'évolution linguistique. Concernant tant les catégories que les traits particuliers, cette illustration véhicule une idée contre nature selon laquelle le changement linguistique est une reproduction de l'uniformité, à savoir, le point d'arrivée de la transformation est aussi uniforme que le point de départ.

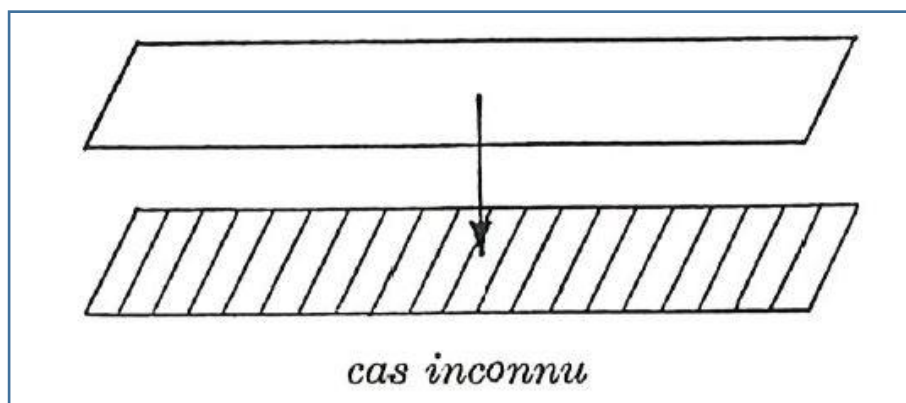


Figure 2. Cas inconnu (CLG/E (I), III C 46 2954).

Les catégories situées dans l'arbre peuvent être projetées sur une surface spatiale, parce que la « différence géographique n'est qu'[une] application particulière des faits d'évolution » (ELG/ (I) III C 43 2950). Les frontières géographiques tranchées entre les langues correspondent ainsi aux frontières des catégories de langue dans l'arbre. Le professeur construit un dialogue de questions-réponses comme un moyen argumentatif, mais au lieu d'attendre une réponse de la part de ses élèves, il leur propose de réfléchir au bien-fondé de l'un des scénarios plausibles :

La différence géographique appelle l'idée d'unité. Où se trouve cette unité ? Elle se trouve dans le passé (CLG/E (I), III C 43 2950).

Considérons maintenant une surface continue où à un moment donné règne le même idiome, en supposant une population sédentaire. [...] Ce territoire peut être regardé comme ayant langue uniforme. (CLG/E (I), III C 45 2952)

[...] [C]ette langue ne sera plus identique à elle-même au bout d'un certain laps de temps. D'où le savons-nous ? Parce que c'est l'expérience universelle qui nous permet de le faire. N'importe quel exemple confirme ce fait. (CLG/E (I), III C 45 2953)

Même si, selon Saussure, la dimension temporelle est primordiale par rapport à l'espace, la projection horizontale de l'évolution permet de corriger tant le mécanisme de la dissémination des langues à partir de leur souche commune que l'ontologie de la langue véhiculée par l'arbre. Au regard de la représentation de la temporalité par l'arbre (qui dissimule les chaînons manquants), l'espace n'est pas d'emblée plus avantageux comme support, si l'on s'en tient à la langue littéraire (qui est la première à se présenter à l'esprit), car elle laisse présupposer une correspondance entre les frontières nationales et les frontières linguistiques. En favorisant, pour ses avantages ontologiques, la théorie des « ondes linguistiques d'innovation » (CLG/E (I), D 23 2981) au détriment de la théorie de la ramification, Saussure rendait explicitement hommage à la *Wellentheorie* de Johannes Schmidt (1843-1901) qui dans son ouvrage intitulé *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indo-germanischen Sprachen* (1872) avait avancé que la propagation d'un trait linguistique pouvait se représenter comme des maillons d'une chaîne ou comme des ronds dans l'eau s'éloignant d'une manière concentrique à partir d'un centre. Ayant travaillé sur la géographie dialectale des langues indo-européennes, Schmidt avait dégagé un certain nombre d'isoglosses, c'est-à-dire des lignes qui séparent un phénomène linguistique d'un autre, sans que ces isoglosses convergent pour constituer des faisceaux d'isoglosses, aptes à établir des frontières tranchées entre les langues. Le modèle de Schmidt permet d'expliquer le mécanisme de changement linguistique par la diffusion, le contact et la contagion mutuelle des phénomènes linguistiques sur un support spatial ainsi que de souligner que dans l'évolution naturelle d'une langue, il n'y a que des transitions nuancées d'un phénomène à l'autre. S'opposant à la théorie des migrations selon laquelle « les différences linguistiques » entre les langues indo-européennes seraient dues aux migrations à partir d'une souche d'origine, comparables aux « essaims d'abeilles sortant de la ruche et allant se porter ailleurs » (CLG/E (I), J 32 3057), la théorie des ondes permettait d'avancer que les différences résultaient plutôt d'un fractionnement dialectal préalable sur place (CLG/E (I), II R 3059).

Abandonnant la cartographie des dialectes en faveur de celle des traits dialectaux, la dialectologie de l'époque applique le modèle de Schmidt et valide empiriquement ses thèses par les données recueillies dans différents espaces géographiques. Saussure cite, dans ses cours, les premiers grands atlas géographiques de grande envergure, réalisés en Allemagne et en France.<sup>18</sup> Le *Sprachatlas des Deutschen Reichs* (1889-1923), initié par Georg Wenker (1852-1911), et continué par son collègue

---

<sup>18</sup> L. Pesini (2017 : 100) est en train d'éditer le manuscrit d'un compte-rendu de Saussure sur le *Sprachatlas von Nord- und Mitteldeutschland* de Wenker (1881).

et successeur, Ferdinand Wrede (1863-1934), est fondé sur les enquêtes que celui-là a réalisées par correspondance avec les instituteurs des écoles primaires. L'enquête était composée de 40 questions, susceptibles d'être traduites par ces instituteurs en dialectes locaux à travers l'Empire allemand – pour couvrir ensuite tout l'espace germanophone, de la Suisse et de l'Autriche jusqu'aux pays baltes, en Transylvanie et aux colonies allemandes au bord la Volga. Le résultat final regroupe 339 phénomènes linguistiques dans 1646 cartes, dessinées à la main (voir Figure 3.). (Schmidt 2010 : 89.)



Figure 3. Haus (Sprachatlas des Deutschen Reichs, carte 373) (Wenker 1889-1923).<sup>19</sup>

Au lieu de reprendre les exemples qu'utilise Saussure lui-même, *Wein, Zeit, Haus, Leute* (Saussure 2002 : 171), on pourrait illustrer la pluralité des résultats de Georg Wenker par un exemple tiré de la phrase 14 de son questionnaire (*Mein liebes Kind, bleib hier unten stehen, die bösen Gänse beißen dich tot*<sup>20</sup>). Les multiples façons dont le mot allemand *Kind* ('enfant') se manifeste réellement d'un point spatial à l'autre ont été reprises par Ferdinand Wrede sous forme de liste dans son *Deutscher Sprachatlas* (1926-1956) (Figure 4.). Parallèlement, les variantes lexicales de *Kind* (*biarn, bjan, bearn* etc.) témoignent de la profondeur historique dont certaines localités conservent des traces très anciennes, remontant jusqu'au moment où les dialectes germaniques ont commencé à bifurquer vers la Scandinavie, où la forme *barn* est conservée aujourd'hui dans les langues standard (Wrede 1929 : 73-74.).

<sup>19</sup> Nous tenons à remercier Christian Schwarz pour nous avoir permis d'accéder à cette carte.

<sup>20</sup> 'Mon cher enfant, reste ici, sinon, les méchantes oies te mordent jusqu'à la mort'.

l kind	< kũnd	◁ kenjt	o konk	△ kead	▼ ch(ch)ing
T kĩnd	≤ kuind		o kũnk	△ kãd	
⊥ kiend	< kũind	▷ kinj	o kũnk	△ kãd	■ chin
┌ kijnd	< kũend	◆ tchind		△ kãd	
Y kĩnd	≤ kũund	× kinn	△ kãd	◀ khind	
† kiënd	⊂ kund	⊙ kinnd	× kienn	△ keid	▲ kchind
‡ kiãnd	> keund	● kennd	× kenn	△ kũd	▼ cchind
L kiand	≥ kãund	⊙ kēinnd	× keann	△ kiad	◀ khing
⊥ kiõnd	▷ keuind	⊙ kiennnd, -t-, -ij-	× kãnn	△ kãid	
∖ kend	∧ keind	× kãnn	△ keid	▶ hing	
∧ kēnd, -ee-	— kõnd	⊙ kingd	× kiãnn		● gind
∧ kěnd	⊥ kõend	⊙ kengd	× kann	□ ki	● gend
∧ keĩnd	⊥ kõand	⊙ kãngd		▣ kī	● gõnk
∧ keãnd	⊥ kõind	⊙ kõngd	+ kin	▣ kie	
∧ keand	⊥ keond	⊙ kongd	⊥ kīn	□ ke-i	) biarn
/ kãnd	┌ kãond	⊙ keingd	⊥ kien	▣ kũ	⊥ bjan
∧ kãnd	● kond	⊙ kãingd	⊥ kian		⊥ bõren
∧ kãind	● kõnd	⊙ keingd	⊥ ken	■ chind	) bearn
∧ kãend	● koind	⊙ king	⊥ kēn	■ chĩnd	) biãrn
< kãand	● koand	♀ keng	⊥ kean	■ chend	⊥ beeren
< kernd	● koend	⊕ kãng	⊥ keĩn	■ chand	⊥ bẽrn
∨ kand		⊕ kõng	⊥ kãn	■ chãnd	⊥ bern
∨ kãnd	◇ kinjd		⊥ kaeyn	■ chãnd	⊥ biern
∨ kaind	◇ kīnjd	○ kink			⊥ birn
∨ kaond	◇ kentj	○ kenk	△ kid	■ chĩng	⊥ bidde
∨ kãend	◁ kiĩnd, -ñd	○ kēnk	△ kīd	■ cheng	⊥ bēiden
∨ kaund	◁ kīntj	♂ kãnk	△ kied	■ chãng	
		♂ kãnk	△ ked	■ chieng	S wicht
			△ kēd		

Figure 4. La réalité plurielle du mot *Kind* dans l'espace germanophone.  
(Wrede 1929 : 74.)

L'Atlas linguistique de la France (1902-1910) de Jules Gilliéron (1854–1926), à son tour, se base sur huit enquêtes directes, réalisées par Edmond Edmont (1849-1926) dans 992 différentes localités, avec 735 informateurs auxquels il adresse 1421 questions, dont le nombre augmente jusqu'à 1920 au fur et à mesure du travail (Brun Trigaud et al. 2005 ; Lauwers et al. 2002). Toujours soucieux de donner des exemples concrets à ses élèves pour illustrer son propos, Saussure fait référence à la plus fameuse des cartes linguistiques de Gilliéron, celle qui permet de montrer 1) la transformation et la réalisation du concept *apis* du latin en formes courtes *aps*, *es*, *é*, *a*, marginalisées au cours de l'histoire à cause de leur brièveté ; 2) la transformation et la réalisation de sa forme dérivée diminutive *apicula* en *abeille*, *avette*, *aveille* etc., privilégiée par rapport à la forme courte ; 3) la substitution de la souche latine *apis* par la variante lexicale *mouche à miel* etc., une innovation populaire motivée et transparente ; ainsi que 4) la répartition mutuelle de leurs formes phonétiques dans différents points géographiques de la France (Brun Trigaud et al. 2005 : 298, 300) :

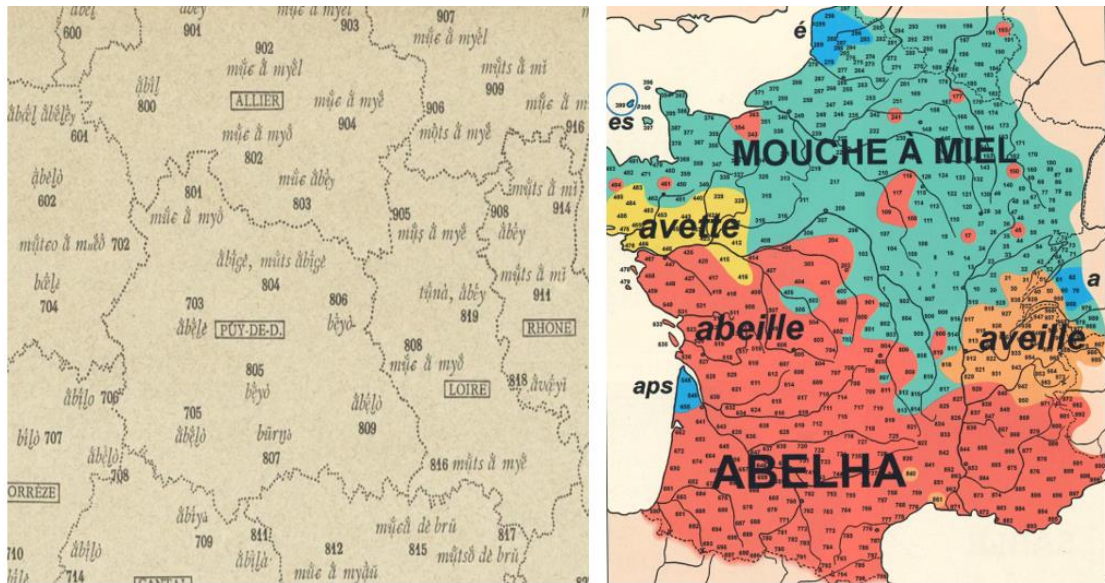


Figure 5. Abeille (Atlas linguistique de la France, carte 448.)<sup>21</sup> (Brun Trigaud et al. 2005 : 300).

En s'appuyant ainsi sur les acquis de la dialectologie de l'époque, Saussure tient à souligner que la langue ne se transforme pas d'une manière identique sur le territoire entier, chaque innovation possédant son aire déterminée (CLG/E (I), J 20 2954). Les cartes linguistiques montrent d'une façon concrète qu'il est rare qu'un phénomène linguistique couvre le territoire entier, remettant ainsi en cause le principe de l'uniformité d'une langue naturelle. Le changement linguistique est, pour reprendre la métaphore employée souvent par les dialectologues, comme la pluie qui, en tombant d'un nuage, ne recouvre pas une surface de sol exactement de la même manière et à la même profondeur – selon la densité du nuage il tombe une pluie fine dans un endroit, alors que dans un autre, il pleut à verse (voir CLG/E (I), III C 46 2954)<sup>22</sup> :

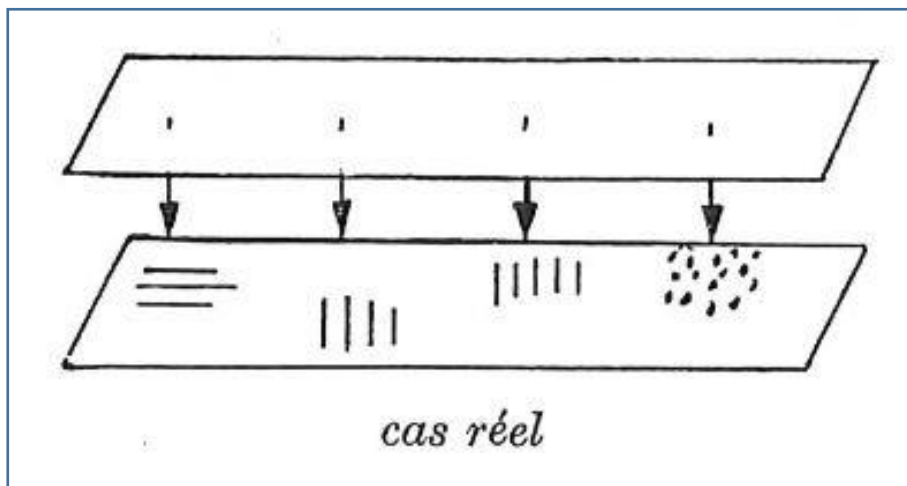


Figure 6. Cas réel (CLG/E (I), III C 46 2954).

Dans son cours, Saussure évoque les séquelles épistémologiques dans la linguistique française de la théorie des ondes dont les débats culminent avant son séjour parisien, mais dont les enjeux

<sup>21</sup> <http://cartodialect.imag.fr/cartoDialect/seadragon.jsp?carte=CarteALF0001&width=3081&height=3694>. Consulté le 11.3.2018.

<sup>22</sup> Selon Gilliéron, il serait absurde d'admettre « qu'une pluie qui tomberait avec la même abondance sur toute la France pénétrerait le sol à une profondeur égale, quelle que soit la nature du sol » (cité d'après Febvre 1906: 260).

continuaient à préoccuper les linguistes pendant le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle. Il reprend presque littéralement les propos de Paul Meyer (1875) qui, du point de vue ontologique et méthodologique, ne proposent que deux choix opératoires :

Pour qu'il y ait un dialecte ou bien il faut

1<sup>o</sup> convenir qu'un seul caractère suffit pour caractériser un dialecte,

2<sup>o</sup> ou bien, si l'on prend tous les caractères, il faut s'enfermer sur un seul point de la carte et parler du dialecte de tel village. Mais si nous ne voulons pas nous astreindre à ces conditions, et si nous voulons considérer une surface et nous appuyer sur plusieurs caractères, nous nous trouvons devant la difficulté d'où est née l'idée qu'il n'y a pas de dialectes. (CLG/E (I), III C 54 2974)

Dans la réalité il n'y a pas de dialectes, il n'y a que des traits linguistiques, mais dans la pratique, il faut admettre l'existence des catégories de dialecte et de langue, les premières n'étant que des projections des secondes sur une échelle plus réduite. Dans ces circonstances quelque peu contradictoires, une définition plus précise de la langue s'impose dans la suite du cours – par l'intermédiaire d'une autre métaphore, celle du *fait social*.

#### 4. Conclusion

Les cours de linguistique géographique constituent un cas rare parmi l'ensemble des cours de Saussure, car il y cite explicitement ses sources. Un balisage rétrospectif de la filiation de ces cours permet de montrer comment Saussure s'est réapproprié le discours de l'époque, tout en se livrant aussi à une autoréflexion sur son activité scientifique et pédagogique. Le réseau complexe des sources intellectuelles de Saussure implique la présence du contexte dans les cours mêmes, laissant toutefois transparaître qu'au lieu d'être une réélaboration didactique de toutes les possibilités offertes par le contexte, il s'agit, dans ces cours, plutôt d'une réduction didactique du discours de l'époque que d'une réflexion épistémologique à laquelle les autres manuscrits saussuriens donnent accès. Par la sensibilisation des étudiants aux dangers de la métaphore, Saussure tient à souligner que l'usage des mots n'est jamais ni gratuit ni innocent, et dans le pire des cas, peut effectivement induire en erreur. Dès lors, le linguiste doit examiner la validité de ses concepts – même celle des concepts les plus courants – langue et dialecte – qui dans le langage ordinaire ne posent pas de problèmes.

Tout en promouvant le fait empirique, les cours de linguistique géographique dissimulent, malgré les apparences, une philosophie du langage, dont la postérité a cherché à faire état.<sup>23</sup> La première des dichotomies oubliées a suscité un commentaire au sujet du rôle de l'induction par rapport à la catégorie de langue dans la théorie de Saussure. Eu égard aux manuscrits, la pratique inductive, permettant de dériver l'inobservable (langue) à partir de l'observable (langues), serait illusoire, car elle consisterait à « découvrir [...] [des] êtres [...] déterminés en eux-mêmes sur lesquels s'opère ensuite une généralisation », alors qu'il y a « D'ABORD la généralisation » (Saussure 2002 : 23, souligné dans l'original). Dans la mesure où le point de départ de l'inférence inductive dans la matière linguistique est déjà une abstraction théorique (une langue nommée comme anglais, français, russe etc.), on ne saurait justifier cette généralisation qu'à condition de tenir compte de tous les paliers d'abstraction à partir de phénomènes spatio-temporels émis par un sujet parlant, regroupés ensuite

---

<sup>23</sup> Voir, par exemple, Mejía 1998 : 53-56 ; Fehr 2000 : Fehr 2000 : 64-67 ; Klippi 2010 : § 7.4.2.).

dans la catégorie d'idiolectes de sujets parlants individuels qui, de leur côté, se retrouveront dans la catégorie de langues nommées, lesquelles, à leur tour, seront regroupées dans la catégorie de Langue :

Mais il y a d'abord la généralisation, et il n'y a rien en dehors d'elle : or, comme la généralisation suppose un point de vue qui sert de critère, les premières et les plus irréductibles entités dont peut s'occuper le linguiste sont déjà le produit d'une opération latente de l'esprit. (Saussure 2002 : 23).

Les langues 'naturelles' n'existent ainsi qu'en vertu d'une idéalisation opérée par l'esprit et, de ce fait, l'application de la démarche inductive sur des objets construits aurait pour résultat une généralisation doublement (ou multiples) construite. Sur le plan strictement empirique, il n'y a pas de langues, il n'y a que des sujets parlants et une diversité phénoménale. Si, en revanche, les langues naturelles existaient toutes faites, le besoin de déterminer les points de vue qui créent l'objet ne se présenterait pas au linguiste, et par conséquent, la dérivation de la langue à partir des langues serait la seule méthode pensable. Dans la première partie des cours de linguistique géographique Saussure ignore effectivement le caractère construit des langues naturelles, la langue étant « ce que le linguiste aura su tirer de ses observations sur l'ensemble des langues » (CLG/E (I), N 2846), et c'est ensuite que le résultat sera projeté sur l'examen des langues naturelles. Si dans la pratique, le linguiste est contraint d'admettre l'existence des catégories, à la lumière de l'épistémologie constructiviste, cette approche ne serait qu'un point de vue :

En toute science, y compris les plus exactes et les plus nettes, le but est non de fixer ce qui est, mais ce qui concilie la somme des documents qu'on possède en supposant que cela *est*. Il est malheureux que nous ne puissions aller au-delà, mais tel est le sort de notre esprit humain au milieu des objets de toute espèce, et si l'on adopte un système en s'écartant de là, cela équivaut à renier tout but scientifique ou toute façon d'opération légitime en science. (BPU ; Ms. Fr. 3958-7, 99v, cité d'après Bouquet 1997 : 96)

Saussure semble avoir été obligé de faire, par la force des choses, un compromis entre le réalisme épistémologique et le constructivisme, tout en conservant de ce dernier le point de vue qui est logiquement primordial, celui de la langue.

La deuxième dichotomie oubliée de Saussure rejoint l'un des sens du constructivisme selon lequel, pour l'exprimer de manière quelque peu exacerbée, la science se véhicule par la littérature, c'est-à-dire par des mots, des concepts, des textes et des discours qui, à leur tour, peuvent devenir des objets de science. La métaphore de *la vie de la langue* manifeste la difficulté d'appréhender quelque chose de continu, si ce n'est par des catégories discontinues, même si le continu représente la réalité ontologique. Dans ses notes personnelles, Saussure illustre ce problème par le moyen à l'aide duquel un artiste russe a eu, en effet, l'idée de métaphoriser sa vie :

Un original nommé Boguslawski a dernièrement fait annoncer dans une ville de Russie l'ouverture d'une exposition d'un nouveau genre : c'étaient simplement 480 portraits photographiques, représentant tous la même personne, lui, Boguslawski, et identiquement dans la même pose. Depuis vingt ans, avec une régularité admirable, le premier et le quinze de chaque mois, cet homme se rendait chez son photographe, et il se trouvait maintenant en état de faire profiter le public du fruit cumulé de ses labeurs. Je n'ai pas besoin de vous dire que si dans cette masse on prenait sur la paroi deux photographies contiguës quelconques, on avait le même Boguslawski, mais que si l'on prenait le no. 480 et le no. 1, on avait deux Boguslawski. (CLG/E 1974, N 3284)



Saussure (CLG/E 1974, N 3284) estime comme absolu « le principe de la transformation incessante des langues », car « il n’y a jamais en réalité un équilibre permanent, stable dans aucun langage », mais dans le même temps, la transformation constitue un point de repère grâce auquel il devient possible d’appréhender la continuité. L’immobilité de la langue n’est, pour Saussure, qu’un « sophisme » en vertu duquel on arrive aux apparences de vérité que traduirait tout essai de fixation (CLG/E 1974, N 3284). Puisque la langue est ainsi en devenir constant, l’ontologie de Saussure a pu être considérée, à juste titre, comme relevant d’un « constructivisme héraclitéen » (Amacker 1995 : 20). Si la nature ne fait pas de sauts, la science, par sa nature, est fragmentaire et discontinue. C’est ce que Saussure a tenté de montrer par ses dictionnaires oubliés comme par ses dichotomies retenues.

## Bibliographie

- AMACKER René (1995). « Saussure ‘héraclitéen’ : épistémologie constructiviste et réflexivité de la théorie linguistique », *Saussure aujourd’hui. Actes du colloque de Cerisy la Salle, 12-19 août 1992*, Michel Arrivé et Claudine Normand (éds.). Paris : CRL – Université Paris X, 17-28.
- AUROUX Sylvain (1998). *La raison, le langage et les normes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- AUROUX Sylvain, BERNARD Gilles et BOULLE Jacques (2000). « Le développement du comparatisme indo-européen », *Histoire des idées linguistiques*, tome 3., Sylvain Auroux (éd.). Liège/Bruxelles : Mardaga, 155-171.
- BEGUELIN Marie-José (2017). « La dimension argumentative des Cours de Linguistique Générale : exemples, images, comparaisons », *CLG 2016*, Conférence plénière, Genève, 9-14.1.2017.
- BIERBACH Christine (1979). « Eine ‘vergessene’ Dichotomie des saussureschen Sprachtheorie : La langue / les langues. Zum Verhältnis von allgemeiner Sprachtheorie und Beschreibung von Einzelsprachen », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 33, 21-30.
- BOUQUET Simon (1997). *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris: Payot.
- BOYD Richard (1993 [1979]). « Metaphor and theory change: What is ‘metaphor’ a metaphor for? », *Metaphor and thought*, Andrew Ortony (éd.). Cambridge : Cambridge University Press, 481-532.
- CAPT-ARTAUD Marie-Claude (1994). *Petit traité de rhétorique saussurienne*. Genève : Droz.
- CHRISTENSEN Hans Dam (2016). « “Plus de figures!”: On Saussure’s use of images », *Visual Communication* 15, 4, 487–507.
- CICUREL Francine (2002). « La classe de langue, un lieu ordinaire, une interaction complexe », *Acquisition et interaction en langue étrangère*, 16, 145-164.
- CLG/E (I) = SAUSSURE Ferdinand de (1968). *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- CLG/E 1974 = SAUSSURE Ferdinand de (1974). *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden : Otto Harrassowitz.

- DECIMO Marc (1994). « De quelques candidatures et affinités électives de 1904 à 1908, à travers un fragment de correspondance : le fonds Michel Bréal (lettres de O. Jespersen, A. Barth, V. Henry, G. Maspero, A. Meillet, F. de Saussure et Ch. Bally) », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 47, 37-60.
- DEVELAY Michel (1992). *De l'apprentissage à l'enseignement*. Paris : ESF.
- ENGLER Rudolf (1980). « Linguistique 1908 : un débat de linguistique géographique et une question de sources saussuriennes », *Progress in Linguistic Historiography : Papers from the International Conference on History of Language Sciences*, Konrad Koerner (éd.). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 257-270.
- ENGLER Rudolf (1982). « Geografia linguistica e assiomatica saussuriana: di una convergenza ideologica nel primo Novecento », *Ideologia, filosofia e linguistica*, 2, 355-376.
- ENGLER Rudolf (2000). « La géographie linguistique », *Histoire des idées linguistiques*, tome 3, Sylvain Auroux (éd.). Liège / Bruxelles : Mardaga, 239-252.
- FEBVRE Lucien (1906). « Histoire et dialectologie », *Revue de synthèse historique* 12, 253-254.
- FEHR Johannes (2000). *Saussure entre linguistique et sémiologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Gilliéron Jules (1902-1910). *Atlas linguistique de la France*. Paris : Champion.
- HARRIS Roy (1993). « Saussure and linguistic geography », *Language sciences*, 15, 1-14.
- HARRIS Roy (1998). *Introduction to Integrational Linguistics*. London : Routledge.
- HOVELACQUE Abel (1877 [1876]). *La linguistique*. Paris : C. Reinwald et Compagnie.
- JOSEPH John E. (2012). *Saussure*. Oxford: Oxford University Press.
- JOSEPH John E. (2017). « The arbre-tree sign: Pictures and words in counterpoint in the *Cours de linguistique générale* », *Semiotica*, 1, 147-171.
- KLIPPI Carita (2010). *La vie du langage. La linguistique dynamique en France de 1864 à 1916*. Lyon : ENS Éditions.
- LAKOFF George 1993 [1979]. « The contemporary theory of metaphor », *Metaphor and thought*, Andrew Ortony (éd.). Cambridge: Cambridge University Press, 202-252.
- LAUWERS Peter, SIMONI-AUREMBOU Marie-Rose et SWIGGERS Pierre (2002). *Géographie linguistique et biologie du langage : Autour de Jules Gilliéron*. Paris / Louvain : Peeters.
- LITRE Émile(1863-1877). *Dictionnaire de la langue française*. Paris : Hachette.
- MAYER Richard E. (1993 [1979]). « The instructive metaphor: Metaphoric aids to students' understanding of science », *Metaphor and thought*, Andrew Ortony (éd.). Cambridge : Cambridge University Press, 261-578.
- MEILLET Antoine (1912-1913). « Nécrologie. Ferdinand de Saussure », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, clxix-clxx.
- MEILLET Antoine (1914-1916). « Compte-rendu de Ferdinand de Saussure », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 32-36.
- MEJIA Claudia (1998). *La linguistique diachronique : le projet saussurien*. Genève : Droz.

- MEJIA QUIJANO Claudia (2014). *Une vie en lettres (1866-1913) : Ferdinand de Saussure*. Nantes : Éditions nouvelles Cécile Défaut.
- MEYER Paul (1875). « Compte-rendu de Archivio glottologico italiano », *Romania* IV, 293-296.
- MORPURGO DAVIES, Anna. (1987). « ‘Organic’ and ‘Organism’ in Franz Bopp », *Biological metaphor and cladistic classification: an interdisciplinary approach*, Henry Hoenigswald et Linda F. Wiener (éds.). London : Frances Pinter, 39-80.
- PARIS Gaston (1888). « Les parlers de France », *Revue des patois gallo-romans*, 2, 161-175.
- PESINI Luca (2017). « Saussure : géographie linguistique et dialectologie », *Une source d’inspiration intacte*, Claire Forel et Thomas Robert (éd.). Genève : Métis Presses, 91-101.
- ROBERT Thomas (2012). « Le facteur temps dans la vie de la langue: Trois interprétations graphiques de la pensée saussurienne », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, 125-132.
- SAUSSURE Ferdinand de (1921). *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, Charles Bally et Lucien Gautier (éds.). Genève : Payot.
- SAUSSURE Ferdinand de (1957). *Les sources manuscrites*. Édition préparée par Robert Godel. Genève : Droz.
- SAUSSURE Ferdinand de (1968). *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- SAUSSURE Ferdinand de (1974). *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- SAUSSURE Ferdinand de (1993). *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d’après les cahiers d’Émile Constantin*. Édition et traduction par Eisuke Komatsu et Roy Harris. Oxford : Pergamon.
- SAUSSURE Ferdinand de (1994). *Manoscritti di Harvard, a cura di Hermann Parret*. Roma : Laterza.
- SAUSSURE Ferdinand de (1995). *Phonétique : il manoscritto di Harvard Houghton Library bMS Fr 266 (8)*. Edizione a cura di Maria Pia Marchese. Padova : Unipress.
- SAUSSURE Ferdinand de (1996). *Premier cours de linguistique générale (1907) d’après les cahiers d’Albert Riedlinger et Charles Patois*. Édition et traduction par Eisuke Komatsu et George Wolf. Oxford : Pergamon.
- SAUSSURE Ferdinand de (1997). *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909) d’après les cahiers d’Albert Riedlinger*. Édition et traduction par Eisuke Komatsu et George Wolf. Oxford : Pergamon.
- SAUSSURE Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris : Gallimard.
- SAUSSURE Ferdinand de (2011). *Science du langage. De la double essence du langage et autres documents du ms. BGE Arch. de Saussure 372*. Édition critique partielle mais raisonnée et augmentée des *Écrits de linguistique générale*. Édité par René Amacker. Genève : Droz.
- SCHMIDT Johannes (1872). *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen sprachen*. Weimar : Böhlau.

- SCHMIDT Jürgen Erich (2010). « Language and space : Traditional dialect geography », *Language and Space : An International Handbook of Linguistic Variation. Volume 1. Theories and Methods*, Peter Auer et Jürgen Erich Schmidt (éds.). Berlin : De Gruyter Mouton.
- SICARD Roch Ambroise (1808). *Éléments de grammaire générale : appliqués à la langue française*. Paris: Deterville.
- WARNKE Georgia (1987). *Gadamer: Hermeneutics, Tradition, and Reason*. Stanford : Stanford University Press.
- WELLS Rulon S. (1987). «The Life and Growth of Language : Metaphors in Biology and Linguistics », *Biological metaphor and cladistic classification : an interdisciplinary approach*, Henry Hoenigswald et Linda F. Wiener (éds.). London : Frances Pinter, 39-80.
- WENKER Georg (1881). *Sprachatlas von Nord- und Mitteledeutschland*. Auf Grund von systematisch mit Hilfe der Volksschullehrer gesammeltem Material aus ca. 30 000 Orten. Strassbourg :Trübner.
- WENKER Georg (1889-1923). *Sprachatlas des Deutschen Reichs*. Handgezeichnetes Original von Emil Maurmann, Georg Wenker und Ferdinand Wrede. Marburg. Publiziert als Digitaler Wenker-Atlas, <http://www.diwa.info>, consulté le 11.3.2018
- WREDE Ferdinand (1926-1956). *Deutscher Sprachatlas*. Continué par Walther Mitzka et Bernhard Martin. Marburg : N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung.